

MARCHAND, Joséphine, *Journal intime (1879-1900)* (Lachine, Éditions de la pleine lune, 2000), 274 p.

Yvan Lamonde

Volume 54, numéro 3, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/005504ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/005504ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamonde, Y. (2001). Compte rendu de [MARCHAND, Joséphine, *Journal intime (1879-1900)* (Lachine, Éditions de la pleine lune, 2000), 274 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 54(3), 473–475. <https://doi.org/10.7202/005504ar>

MARCHAND, Joséphine, *Journal intime (1879-1900)* (Lachine, Éditions de la pleine lune, 2000), 274 p.

Ce journal, demeuré manuscrit mais connu au moins depuis son inclusion dans *Je me souviens. La littérature personnelle au Québec, 1860-1980* (1983), est enfin accessible au grand public malgré un travail d'édition insatisfaisant. Si les coquilles sont peu nombreuses (p. 24, 76, 86, 165) et les 211 notes critiques somme toute satisfaisantes, on a encore affaire à une édition qui ne précise ni la localisation du manuscrit original (Archives nationales du Canada, MG 27, III-B-3 ou archives des Sœurs du Bon Conseil?) ni le traitement d'édition accordé au texte d'un journal sans entrée aucune en 1881, 1887 et de 1890 à 1896. Un travail un peu plus définitif eût précisé au lecteur l'existence de fonds d'archives des familles Marchand et Dandurand (dans l'attente d'un généreux versement évoqué en introduction), de la bibliographie de Joséphine Marchand (L. Cloutier, École de bibliothéconomie de l'Université de Montréal, 1942) et d'études (mémoire de maîtrise en histoire de Diane Thibault à l'Université d'Ottawa, 1981) sur cette figure de proue du mouvement féministe canadien-français.

Le père Robillard a toutefois l'inestimable mérite de faire connaître un remarquable journal intime, qui fait partie de ce volumineux corpus de littérature personnelle féminine (voir aussi Yvan Lamonde et Marie-Pierre Turcot, *La littérature personnelle au Québec, 1980-2000*) comprenant les journaux d'Henriette Dessaulles, de lady Lacoste, des filles de George-Étienne Cartier parmi tant d'autres.

Il s'agit d'un rare journal d'amoureuse qui ressent « les premiers souffles impétueux de l'amour » (p. 15). L'évolution de la relation de Joséphine Marchand et de Raoul Dandurand — dont les *Mémoires* ont été publiés — montre le caractère indépendant d'une jeune fille qui résiste à l'amour et au mariage, mais finit par y consentir, non sans avoir balisé l'expérience que les Canadiennes françaises ont pu faire de cette marche au mariage, à la soumission ou à la remise en cause. Des préventions contre le mariage aux « obligations nécessaires » de celui-ci (p. 135, 140) en passant par les fiançailles, les premiers baisers et l'aveu de ce « douloureux sacrifice de [se] donner » (p. 134), le journal de cette femme « absolue et indépendante » (p. 39), qui désire « jouer à [son] tour un premier rôle » (p. 18), témoigne aussi des appréhensions et contradictions d'un être qui se regarde vivre entre 17 et 38 ans. Appréhensions de la grossesse, de l'accouchement (p. 121, 125), de l'arrivée inopinée d'un « intrus » (p. 142), d'un enfant. Contradiction d'une républicaine (p. 23), d'une anticléricale (p. 164-165), à

la foi hésitante, qui se soucie de la religion de son libéral de prétendant (p. 68, 79, 88), qui gravite dans le champ de Joseph Doutre, figure emblématique du libéralisme radical. Paradoxe de la bourgeoise libérale, pionnière du féminisme, qui loin de se culpabiliser à propos de la domesticité en fait plutôt la critique (p. 191).

Le lecteur sera frappé de la représentation de la mère esquissée dans ce journal. Joséphine Marchand, fascinée par son père, Félix-Gabriel Marchand, premier ministre du Québec de 1897 à 1900, s'est probablement appliquée à ne pas reproduire le modèle de sa mère « hypocondriaque » (p. 196), au « régime spleenatique » (p. 144) et qui avait le « don de noircir la nuit elle-même » (p. 192). Joséphine ne sera pas une autre « sacrifiée » (p. 197) terrassée par des crises de désespoir (p. 158, 170).

La jeune Marchand s'en tire par la rédaction d'un journal et par sa vocation assumée d'écrivain. Comme son père, elle écrit des comédies ; mais surtout, sous différents pseudonymes (p. 243), elle tient chronique — qui nous parlera enfin de ce genre littéraire ? — dans *Le Franco-Canadien*, *La Tribune*, *L'opinion publique*, *Le Journal du dimanche*, *Le Ralliement*, *L'électeur* et *Le Soleil* avant de fonder le premier journal féminin, *Le Coin du feu*, qu'elle tient à bout de plume de 1892 à 1896. Elle se sauve aussi par la lecture : ce journal intime est celui d'une liseuse, assise en face du foyer avec Dandurand, lui aussi en train de lire ou de lui faire la lecture. Liseuse bourgeoise qui lit les femmes écrivains, qui apprend à se situer à l'égard du roman et qui milite, par l'œuvre des livres gratuits, en faveur d'une « bibliothèque des pauvres » (p. 183, 187, 205, 211-213, 221-222, 225, 272).

Très tôt critique des rôles conventionnels attribués aux hommes et aux femmes, très tôt favorable aux « jouissances de l'intelligence », Joséphine Marchand, consciente de l'éducation traditionnelle des femmes (p. 116), veille à l'éducation de sa fille (p. 150). Ici encore, le journal offre un matériel interprétatif exceptionnel à qui veut comprendre la vocation de cette toute première féministe ; la chose n'est pas fréquente et vaut le détour. Ce journal, qui rappelle celui d'Henriette Dessaulles, commencé la même année, permet non seulement de connaître le milieu libéral radical des années 1890 — famille de Félix-Gabriel Marchand, Raoul Dandurand dans la mouvance de la famille Patriote des Lanctôt (p. 259) et des héritiers de l'Institut canadien de Montréal (p. 246) et associé au juge Louis Boyer, qui rendra un jugement pour le moins libéral dans l'affaire de l'incendie du Laurier Palace (p. 272) — mais aussi de formuler l'hypothèse qu'une partie du féminisme québécois naît dans le milieu de la bourgeoisie libérale. Le cas de Joséphine Marchand n'est pas unique ; Caroline Béique, qui a laissé ses *Quatre-vingts*

ans de souvenirs, fille de Louis-Antoine Dessaulles, Henriette Dessaulles (Fadette), fille du frère cadet de Louis-Antoine, Georges-Casimir, Idola Saint-Jean, Éva Circé-Côté, parmi d'autres, n'ont-elles pas, à des degrés divers de libéralisme, bâti le féminisme canadien-français?

YVAN LAMONDE
Département de langue et littérature françaises
Université McGill